

La Commune

reprise

pièce d'actualité n°3

81 avenue Victor Hugo

**écrit par Olivier
Coulon-Jablonka, Barbara
Métais-Chastanier et
Camille Plagnet, mis en
scène par Olivier Coulon-
Jablonka**

DU 1 AU 8 OCTOBRE 2015

JEU 1^{ER} À 20H30,

VEN 2 À 17H, SAM 3 À 18H,

DIM 4 À 16H,

MAR 6 ET MER 7 À 19H30,

JEU 8 À 15H30

DURÉE 1H

Contact presse **Claire Amchin**

01 42 00 33 50 – 06 80 18 63 23

claireamchin@gmail.com

visuels téléchargeables sur lacommune-aubervilliers.fr/presse

Aubervilliers

81 avenue Victor Hugo

écrit par
Olivier Coulon-Jablonka,
Barbara Métais-Chastanier,
Camille Plagnet

mis en scène par
Olivier Coulon-Jablonka

avec
Adama Bamba
Moustapha Cissé
Ibrahim Diallo
Mamadou Diomandé
Inza Koné
Souleyman S.
Méité Soualiho
Mohammed Zia

Spectacle créé le 5 mai 2015 à
La Commune.

direction technique
Richard Ageorges
adjoint direction technique
Siegfried July
régisseur général
Alexis Jimenez
régisseuse son
Géraldine Dudouet
régisseur lumières
David Pasquier
régisseur de scène
David Gondal
construction décor
Lucas Frankias, Christophe
Bernard

production
La Commune centre
dramatique national
d'Aubervilliers
coproduction
Moukden Théâtre
avec l'aide exceptionnelle
du Conseil Régional d'Ile-
de-France, du Conseil
Départemental de Seine-
Saint-Denis, et de Plaine
Commune Promotion
avec le soutien de la fondation
Agnès B.

remerciements
Justin Jaricot, Anne Kaempf,
Lior Shoov, Jeanne Sicre, Lili
Dupuis, le DAL, la CNT,
la CIMADE, Franz Kafka,
Tiken Jah Fakoly et l'équipe
technique de La Commune

Pièce d'actualité

La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers passe commande à de grands artistes et leur demande : la vie des gens d'ici, qu'est-ce qu'elle inspire à votre art ? Les pièces d'actualité, ce sont des manières nouvelles de faire du théâtre. Elles disent que la modernité du théâtre, sa vitalité passent par ce recueil de ce qui fait la vie des gens, des questions qu'ils se posent, et de ce temps du monde, complexe, poignant, que nous vivons tous. Elles partent d'une population, et disent qu'en eux se trouvera une nouvelle beauté. Mêlant parfois professionnels et amateurs, elles font du théâtre l'espace public de nos questions, elles seront suivies de débats, d'échanges et renouvelleront avec éclat, émotion et drôlerie, l'idée si belle du théâtre comme Agora. En entrant dans ce théâtre, ma question était : est-ce que le lieu est bon pour l'art ? Est-ce que le fait d'être ici, de s'adresser à des gens précis, de partir d'eux, peut générer un art nouveau ? Voici donc un début de réponse par ces pièces d'actualité. Elles sont confiées à des artistes que j'aime et admire, car il s'agit bien d'art fait avec les gens. Ce sont des créations. Il y en a 3 cette saison. Elles portent sur l'actualité. Leur production est légère et souple puisqu'elle se fait en réaction à l'urgence des événements. Elles obéissent à un cahier des charges précis : temps de répétition limité (20 jours), obligation à travailler en contact avec les associations, les particuliers, les institutions etc. de la ville et du territoire, ceux qui sont aux prises localement avec la question traitée. Le travail a une charge documentaire et vise à un effet de miroir très explicite. C'est le présent vu par le prisme de nos concitoyens. Ces formes associeront des acteurs professionnels et des habitants. C'est aussi une nouvelle manière de penser la place des amateurs. Elles pourront convoquer des esthétiques différentes et passionnantes, fantaisistes et modernes : mini comédie musicale, spectacle multimédia etc. Elles seront le lieu de l'invention, stimulée par la population. Cette saison, Laurent Chétouane, Maguy Marin et Olivier Coulon-Jablonka sont les artistes qui jouent le jeu ; certains de renommée internationale, tous emblématiques du renouveau des formes. C'est donc bel et bien le signe que ces formes contribuent au renouveau du théâtre d'aujourd'hui.

Je veux que ce soit la démonstration faite aux gens que le théâtre est lié à leur vie. Que ce soit aussi l'occasion d'une hospitalité particulière. Avec des débats sur des questions de société menés en concertation avec la population. Il s'agit de renouveler l'idée du théâtre comme Agora, comme l'espace public de nos questionnements. Ce sera enjoué, polémique, ardent. Ce sera aussi une espèce de rituel : peu à peu le public aura ce réflexe amusé, ému, d'aller voir ce que les artistes ont à nous dire de l'actualité. Ce sera un moment d'accélération de la vie du CDN, le risque pris de la répercussion à chaud, de la provocation, le don soucieux, passionné, la découverte de nouvelles formes mises en mouvement par la vraie vie.

Marie-José Malis, octobre 2014

Dans la continuité des deux premières, cette troisième et dernière pièce d'actualité de la saison 2014/15 a été écrite, composée et réalisée en 3 semaines et interprétée par les habitants d'Aubervilliers eux-mêmes. Le programme des pièces d'actualité cherche un théâtre de l'urgence qui s'empare des histoires d'une ville - Aubervilliers - et en éclaire un aspect particulier.

Pour Olivier Coulon-Jablonka, Barbara Métais-Chastanier et Camille Plagnet le point de départ a été la rencontre d'un collectif de migrants qui, après s'être fait expulser de plusieurs lieux de la ville, a finalement réquisitionné un lieu vacant, l'ancien Pôle Emploi du 81 rue Victor Hugo, et y a installé un squat.

La pièce qui est née de cette rencontre a été le choc de la saison passée. Le CDN a souhaité redonner à entendre la parole de ce collectif de migrants. C'est l'inouïe parole des étrangers. La terre aux routes violentes. La France qui se renie. Nos lois : honte à nous. La confiance de ces hommes venus nous parler est un honneur pour le théâtre.

Notes d'intention

L'avenue Victor Hugo est une des plus chics et des plus prestigieuses avenues parisiennes. À Aubervilliers, l'avenue Victor Hugo abrite des entrepôts de commerce en gros, des boutiques d'import-export de textiles asiatiques, quelques magasins d'alimentation, un restaurant aveyronnais, un café-tabac-pmu et, sis au 81, face à un centre commercial chinois en construction, un ancien Pôle Emploi.

C'est ici que vivent, depuis août 2014, les 80 d'Aubervilliers, un collectif d'immigrés venus principalement de Côte d'Ivoire et du Bangladesh. Expulsés du passage de l'Avenir et de la rue du Colonel-Fabien ou chassés par l'incendie de la rue des Postes, se retrouvant donc sans-logis, les 80 d'Aubervilliers ont décidé, après 4 mois passés à la rue, de réquisitionner ce bâtiment en attendant de voir leur situation s'améliorer.

Sur scène, c'est l'histoire de huit d'entre eux qui se déploie, nous conduisant des faubourgs d'Abidjan, de Ouagadougou ou de Dhaka à ce présent de la lutte des sans-toits à Aubervilliers. Se dessinent ainsi des parcours d'exil et de migration qui s'étirent sur des continents et parfois des années.

« L'exil, c'est la nudité du droit », écrivait Victor Hugo il y a plus d'un siècle. « Les justiciers ont leurs lois » réplique Mamadou D., exilé ivoirien, en cette année 2014 qui a vu le nombre des migrants morts en mer Méditerranée augmenter de façon spectaculaire. La question de l'hospitalité commence avec ce droit qui excède la loi, tandis que sont mis en place en France et en Europe une série de législations et de dispositifs visant à contrôler et contenir l'afflux des migrants.

Quelle place accordons-nous à l'étranger ? À quelles conditions ? Et pour quelles conditions de vie et de travail ?

Invités à monter sur scène, ce sont ces questions qu'ils nous tendent en miroir. Chacun nous donnant à entendre et à voir un fragment de leur destin si singulier où la solidarité côtoie la violence, où la ruse répond à l'injustice, où une même nécessité de survivre fait face aux épreuves rencontrées.

Un théâtre à côté du tribunal : le processus de création

Olivier : La commande qui était faite par le théâtre, c'était de faire une pièce avec des habitants. C'était ça la consigne. Et pour nous c'était intéressant de travailler justement avec vous qui posez la question du logement en occupant l'ancien Pôle Emploi, vous les sans-toits, vous qui êtes habitants en fait euh voilà d'Aubervilliers. Et qu'est-ce qu'on peut dire d'autre Camille, Barbara, là dessus ?

Camille : Oui, en deux mots, c'est le théâtre de La Commune. Tu vois. C'est dans le jardin où il y a le tribunal, là où il y avait le 30 septembre 2014 le jugement d'expulsion au tribunal, à Aubervilliers.

Bamba : Oui. Oui.

Barbara : Y a un théâtre juste à coté.

Camille : C'est dans un grand jardin.

Bamba : Oui. Oui.

Camille : Et tu vois si tu regardes le tribunal, là y a un grand bâtiment.

Bamba : Oui. Oui. J'ai vu.

Camille : C'est le théâtre !

Et du coup c'est là où on...

L'idée c'est vraiment de faire un spectacle qui se passera là-bas, avec vous.

Et c'est-à-dire l'idée, c'est de raconter l'histoire de cette lutte, de cette occupation mais de raconter aussi votre histoire de manière plus générale : pourquoi vous êtes venu ? Qu'est-ce que... enfin, pourquoi vous êtes ici ? Quels sont les problèmes auxquels vous êtes confrontés depuis que vous êtes en France ? Toutes les embuches que vous avez rencontrées ? Et aussi peut-être des choses qui sont plus joyeuses aussi, peut-être les belles choses qui arrivent ici. Et l'idée, c'est qu'il y en ait quelques uns d'entre vous, ceux qui ont envie, qui soient sur scène, pour raconter ces histoires-là, vos histoires, donc qui soient aussi des acteurs.

Olivier : Bon ça c'est la deuxième étape.

Barbara : Et toi tu as déjà été au théâtre ?

Bamba : Ici, non. Nous en fait, les immigrés, on a peur des endroits où il y a beaucoup de Blancs. Parce que on se dit : si tu es là-bas seul, s'il y a un contrôle, c'est toi qu'on va prendre. Ici, on nous a trop parlé : même les cafés des quartiers blancs il faut éviter parce que s'il y a un petit contrôle, on sait que le Blanc il est chez lui, qui va le contrôler ?

Voilà, tu es la première personne à contrôler.

Donc ça bloque tout.

Mais moi, aujourd'hui, si j'ai mes documents, ce sont des endroits que j'aime : cinéma et théâtre. J'aime beaucoup, beaucoup, ça faut reconnaître.

(81 avenue Victor Hugo, Aubervilliers,
octobre 2014)

Documents (1)

Dans *L'Apologie de Socrate*, tout au début du plaidoyer de Socrate, celui-ci s'adresse à ses concitoyens et juges athéniens. Il se défend d'être une sorte de sophiste ou de discoureur habile. Il annonce que, contre les menteurs qui l'accusent, il va dire le juste et le vrai, sans doute, mais sans élégance rhétorique, sans joliesse de langage. Il déclare qu'il est « étranger » au discours de tribunal, à la tribune des tribunaux : il ne sait pas parler cette langue de prétoire, cette rhétorique du droit, de l'accusation, de la défense et de la plaidoirie ; il n'a pas de technique, il est comme un étranger. (Parmi les graves problèmes dont nous traitons ici, il y a celui de l'étranger qui, malhabile à parler la langue, risque toujours d'être sans défense devant le droit du pays qui l'accueille ou qui l'expulse ; l'étranger est d'abord étranger à la langue du droit dans laquelle est formulé le devoir d'hospitalité, le droit d'asile, ses limites, ses normes, sa police, etc. Il doit demander l'hospitalité dans une langue qui par définition n'est pas la sienne, celle que lui impose le maître de maison, l'hôte, le roi, le seigneur, le pouvoir, la nation, l'État, le père, etc. Celui-ci lui impose la traduction dans sa propre langue, et c'est la première violence. La question de l'hospitalité commence là : devons-nous demander à l'étranger de nous comprendre, de parler notre langue, à tous les sens de ce terme, dans toutes ses extensions possibles, avant et afin de pouvoir l'accueillir chez nous ? S'il parlait notre langage, avec ce que tout cela implique, si nous partageons déjà tout ce qui se partage avec une langue, l'étranger serait-il encore un étranger et pourrait-on parler à son sujet d'asile ou d'hospitalité ? C'est ce paradoxe que nous allons voir se préciser.)

Que dit alors Socrate au moment où, ne l'oublions pas, il joue sa vie et va bientôt la perdre à ce jeu ? Que dit-il en se présentant comme l'Étranger, à la fois comme s'il était un étranger (par fiction) et en tant qu'il devient effectivement l'étranger par la langue (condition qu'il va même revendiquer, quoi qu'il en dise, par une habile dénégation de prétoire), un étranger accusé dans une langue qu'il dit ne pas parler, un accusé sommé de se justifier, dans la langue de l'autre, devant le

droit et les juges de la cité ? Il s'adresse donc à ses concitoyens, aux juges athéniens, qu'il appelle tantôt « juges », tantôt « Athéniens ». Ils parlent comme (des) juges, les citoyens qui parlent au nom de leur citoyenneté. Socrate retourne la situation : il leur demande de le traiter comme un étranger envers lequel des égards sont exigibles, un étranger à cause de son âge et un étranger à cause de sa langue, de la seule langue dont il ait l'habitude.

Jacques Derrida, *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy, 1998.

Les individus, les familles, les villes ou les États ne pratiquent que l'hospitalité conditionnelle (invitation), celle qui exige que l'invité observe les traditions, les règles, les normes, la culture et la langue de son hôte. Je t'accueille chez moi, disent-ils à l'autre [généreusement]. L'hospitalité inconditionnelle (visitation) suspend ces protections. L'hôte s'expose à celui qui arrive, même s'il ignore tout de lui, même s'il doit se transformer pour s'ouvrir à cet étranger non identifiable (tout autre), ce visiteur imprévisible.

Jacques Derrida, *Le « concept » du 11 septembre*, Paris, Galilée, 2004.

Documents (2)

Lorsque, à seize ans, le jeune Karl Rossmann entra dans le port de New York sur le bateau déjà plus lent, la Statue de la Liberté, qu'il observait depuis longtemps, lui apparut dans un sursaut de lumière. On eut dit que le bras qui brandissait l'épée s'était levé à l'instant même, et l'air libre soufflait autour de ce grand corps.

Être émigrant c'était peut-être très précisément cela : voir une épée là où le sculpteur a cru, en toute bonne foi, mettre une lampe, et ne pas avoir complètement tort.

Sur le socle de la Statue de la Liberté
On a gravé les vers célèbres d'Emma Lazarus :

*Donnez-moi ceux qui sont las, ceux qui sont
pauvres
Vos masses entassées assoiffées d'air pur,
Les rebuts misérables de vos terres surpeuplées
Envoyez-les-moi
Ces sans patrie ballotés par la tempête
Je lève ma lampe près de la Porte d'Or*

Mais au même moment toute une série de lois était mise en place pour contrôler, et un peu plus tard contenir, l'afflux des émigrants.

Au fil des années, les conditions d'admission devinrent de plus en plus strictes et, petit à petit, se refermèrent les portes de cette Amérique fabuleuse, de cet eldorado des temps modernes où, racontait-on aux petits enfants d'Europe, les rues étaient pavées d'or, et la terre, si vaste et si généreuse que tout le monde pouvait y trouver sa place. (...)

Les immigrants qui débarquaient pour la première fois à Battery Park ne tardaient pas à s'apercevoir que ce qu'on leur avait raconté de la merveilleuse Amérique n'était pas tout à fait exact : peut-être la terre appartenait-elle à tous, mais ceux qui étaient arrivés les premiers s'étaient déjà largement servis, et il ne leur restait plus, à eux, qu'à s'entasser à dix dans les taudis sans fenêtres du Lower East Side et travailler quinze heures par jour. Les dindes ne tombaient pas toutes rôties dans les assiettes et les rues de New York n'étaient pas pavées d'or.

En fait, le plus souvent, elles n'étaient pas pavées du tout. Et ils comprenaient alors que c'était précisément pour qu'ils les pavent qu'on les avait fait venir. Et pour creuser les tunnels et les canaux, construire les routes, les ponts, les grands barrages, les voies de chemin de fer, défricher les forêts, exploiter les mines et les carrières, fabriquer les automobiles et les cigares, les carabines et les complets-vestons, les chaussures, les chewing-gum, le corned-beef et les savons, et bâtir des gratte-ciel encore plus hauts que ceux qu'ils avaient découverts en arrivant.

Georges Perec, *Ellis Island*, Paris, POL, 1995.

À propos de l'hospitalité, problème de notre temps, posé par l'accueil des étrangers, le consensuel, c'est l'admission sélective, le fait qu'il y a des principes nationaux imposant des restrictions et des conditions d'admission. [...] J'ai pris le parti inverse, en pensant et exposant l'idée d'une hospitalité inconditionnelle, ouverte à tous, étrangère aux lois, et constitutive d'être et de puissance : l'idée d'une hospitalité universelle et absolue. Dans ce cadre-là, dans ces formes de consensus limitatif, j'ai construit sur les différents points ma philosophie et cette dimension utopique qui la caractérise.

René Schérer, *Les Lettres françaises*, Novembre 2010, No76.

Documents (3)

Devant la loi se dresse le gardien de la porte. Un homme de la campagne se présente et demande à entrer dans la loi. Mais le gardien dit que pour l'instant il ne peut pas lui accorder l'entrée. L'homme réfléchit, puis demande s'il lui sera permis d'entrer plus tard. « C'est possible, dit le gardien, mais pas maintenant ». Le gardien s'efface devant la porte, ouverte comme toujours, et l'homme se baisse pour regarder à l'intérieur. Le gardien s'en aperçoit, et rit. « Si cela t'attire tellement, dit-il, essaie donc d'entrer malgré ma défense. Mais retiens ceci : je suis puissant. Et je ne suis que le dernier des gardiens. Devant chaque salle il y a des gardiens de plus en plus puissants, je ne puis même pas supporter l'aspect du troisième après moi. »

L'homme de la campagne ne s'attendait pas à de telles difficultés ; la loi ne doit-elle pas être accessible à tous et toujours, mais comme il regarde maintenant de plus près le gardien dans son manteau de fourrure, avec son nez pointu, sa barbe de Tartare longue et maigre et noire, il en arrive à préférer d'attendre, jusqu'à ce qu'on lui accorde la permission d'entrer. Le gardien lui donne un tabouret et le fait asseoir auprès de la porte, un peu à l'écart.

Là, il reste assis des jours, des années. Il fait de nombreuses tentatives pour être admis à l'intérieur, et fatigue le gardien de ses prières. Parfois, le gardien fait subir à l'homme de petits interrogatoires, il le questionne sur sa patrie et sur beaucoup d'autres choses, mais ce sont là questions posées avec indifférence à la manière des grands seigneurs. Et il finit par lui répéter qu'il ne peut pas encore le faire entrer. L'homme, qui s'était bien équipé pour le voyage, emploie tous les moyens, si coûteux soient-ils, afin de corrompre le gardien. Celui-ci accepte tout, c'est vrai, mais il ajoute : « J'accepte seulement afin que tu sois bien persuadé que tu n'as rien omis ».

Des années et des années durant, l'homme observe le gardien presque sans interruption. Il oublie les autres gardiens. Le premier lui semble être le seul obstacle. Les premières années, il maudit sa malchance sans égard et à haute voix. Plus tard, se faisant vieux, il se borne à grommeler entre les dents. Il tombe en enfance et comme, à force d'examiner le gardien pendant des années, il a fini par connaître jusqu'aux puces de sa fourrure, il prie les puces de lui venir en aide et de changer l'humeur du gardien ; enfin sa vue faiblit et il ne sait vraiment pas s'il fait plus sombre autour de lui ou si ses yeux le trompent. Mais il reconnaît bien maintenant dans l'obscurité une glorieuse lueur qui jaillit éternellement de la porte de la loi. À présent, il n'a plus longtemps à vivre. Avant sa mort toutes les expériences de tant d'années, accumulées dans sa tête, vont aboutir à une question que jusqu'alors il n'a pas encore posée au gardien. Il lui fait signe, parce qu'il ne peut plus redresser son corps roidi. Le gardien de la porte doit se pencher bien bas, car la différence de taille s'est modifiée à l'entier désavantage de l'homme de la campagne.

« Que veux-tu donc savoir encore ? » demande le gardien. « Tu es insatiable. Si chacun aspire à la loi, dit l'homme, comment se fait-il que durant toutes ces années personne autre que moi n'ait demandé à entrer ? »

Le gardien de la porte, sentant venir la fin de l'homme, lui rugit à l'oreille pour mieux atteindre son tympan presque inerte : « Ici nul autre que toi ne pouvait pénétrer, car cette entrée n'était faite que pour toi. Maintenant, je m'en vais et je ferme la porte. »

Kafka, *Le Procès*.

Extraits d'entretiens

Moustapha : En venant à l'aventure tu sais, quand tu viens, tu ne sais pas quand tu vas retourner. Donc tu te poses pas de questions en fait. Tu vas comme tu vas en guerre. Tu vas, tu vas. (81 avenue Victor Hugo, Aubervilliers, octobre 2014)

Zia : Before come here, we heard France is the country of humanity and right now we are here, we are watching, we are looking the situation of France and right now, in my opinion, I can't explain my friends what is « humanity ». We were living on the road. Now, I don't know what does it means : « Humanity ». Sometimes, sometimes there is humanity. For example, here, at Victor Hugo avenue, if it's raining, rain is not entering in the room. We can use toilets, bathroom for wash our body. It's ok. We can cook for eating. If we go to medical, we haven't to pay. This is humanity. I think. (81 avenue Victor Hugo, Aubervilliers, novembre 2014)

Diomandé : Je suis un touriste, je dirais même que mon cas est un peu exceptionnel ici. J'avais déjà été approché par France 24 en son temps, je n'ai pas accepté de répondre, mais je n'étais pas ici, j'étais en Italie. Je suis parti de chez moi en Côte d'Ivoire, je suis passé par le Burkina, j'ai fait le Mali, j'ai fait la Mauritanie, j'ai fait le Maroc, je suis revenu au Mali, je suis reparti en Algérie. J'ai fait la Libye pendant trois ans, je suis parti de la Libye pour venir en Italie, et particulièrement, le bateau qui amenait les gens en Libye, c'est moi qui l'ai conduit. Donc, ça veut dire que j'ai marché dans le désert, j'ai vu comment les choses se passaient, il s'est passé des choses extrêmement... J'ai vu tout. D'ailleurs je parle un peu l'arabe, je parle l'italien, je parle le français. J'ai travaillé en Libye, j'ai réuni des Africains en Libye. J'avais reçu près de deux-cent personnes qui voulaient venir. Je leur ai dit : « Écoutez, la situation est grave. Il faut qu'on se cotise, il faut qu'on trouve un bateau pour y aller ». (81 avenue Victor Hugo, Aubervilliers, octobre 2014)

Méité : Je peux dire que j'ai eu vraiment un grand choc, quand je suis arrivé. Je pouvais pas m'imaginer un seul instant que je passerais tout ce temps-là. Et sans même un petit truc pour dire que voilà tu peux, quelque chose avec ça, tu peux te déplacer avec ça. Rien. En quelque sorte, c'est comme si on te disait : on n'a pas besoin de toi. Sans rien dire. Mais ils l'ont dit. Je ne suis pas énervé contre les Français mais contre la politique de l'État français. Quand tu vois quelqu'un sortir de chez lui et qu'il va chez son voisin, ça veut dire que chez lui ça va pas. Si on laisse l'Afrique se développer comme elle veut, c'est-à-dire mener les politiques de développement comme elle souhaite je crois que cette immigration qui vient d'Afrique on ne la verra pas. Mais quand vous formez des rebellions dans les pays, que vous bombardez certains pays qui sont en voie de développement, du coup ceux qui travaillent avec ces bombardements, avec ces rebellions, n'arrivent plus à travailler, n'arrivent plus à subvenir à leurs besoins, n'arrivent plus à s'occuper de leur famille. Vous voulez qu'ils fassent quoi ? Ils vont pas rester chez eux à regarder leur famille mourir de faim. Ils sont obligés de sortir. (81 avenue Victor Hugo, Aubervilliers, novembre 2014)

Après la répétition

Olivier. Comme on vous le disait tout à l'heure, il faut qu'on fasse une feuille de salle... On avait envie de terminer en inversant le rapport, en vous invitant à nous poser des questions puisque ce spectacle a commencé avec des entretiens qu'on a faits avec vous ...

Barbara. Vous pouvez poser toutes les questions que vous avez envie de nous poser et que vous n'avez peut-être pas encore posées.

Koné. Ok. Première question d'abord : comment vous avez connu le 81 avenue Victor Hugo ?

Olivier. Il faut dire qu'au début on marchait beaucoup dans Aubervilliers, on a visité les entrepôts chinois, les data centers, le centre de recherche de Saint-Gobain, l'hôpital de La Roseraie... On avait beaucoup de pistes pour la pièce...

Camille. Et un jour, pendant nos repérages, on est tombé sur un article dans Mediapart. Vous veniez de légaliser l'occupation du Pôle Emploi. Nous, on était déjà passé plusieurs fois devant le 81 avenue Victor Hugo, sans savoir, parce qu'on se promenait dans le quartier des entrepôts chinois. On est venu un samedi. Le hasard a fait qu'on est arrivé en pleine réunion du collectif. Il y avait une bonne ambiance. Et là on s'est dit qu'on avait envie de travailler avec vous.

Olivier. Ce qui était très beau c'était de sentir que même si beaucoup d'entre vous n'avaient jamais été au théâtre, le théâtre vous racontait quelque chose.

Barbara. Et on a senti que la pièce pouvait servir votre lutte.

Koné. Ma deuxième question alors c'est : quand vous avez su que le 81 c'était pas seulement un problème de logement mais aussi un problème de papiers, comment vous avez fait pour jongler avec ça ?

Olivier. La question du logement nous a intéressés au départ, au regard de la commande, mais on se doutait bien que très vite on allait arriver sur la question des papiers. Donc on vous a suivis sur cette question-là. Il faut dire aussi que, quand on a commencé, le jugement du tribunal n'avait pas eu lieu. On ne savait pas si le 81 avenue Victor Hugo allait tenir. On se disait : si ça se trouve, on va faire la pièce, ce lieu n'existera plus, les gens auxquels on pense seront dispersés. Il y avait une vraie part de risque. On a embrayé assez rapidement sur les papiers par rapport aux entretiens qu'on a faits avec vous : on est parti de ce que vous nous avez dit pour construire le spectacle.

Barbara. Quand on a parlé de ce projet aux directeurs du lieu, ils nous ont tout de suite soutenus. C'était au mois d'octobre, je crois, et Marie-José Malis a dit : « On trouvera des solutions ensemble, on vous suit sur ce projet parce que politiquement ça pose des questions extrêmement fortes. »

Ibrahim. Alors moi j'ai une question : Comment vous nous trouvez depuis le début du projet ? Comment est-ce que vous vous sentez avec nous ?

Olivier. Nous on n'en revient pas d'être arrivés à ce point-là avec vous, parce qu'au départ, on ne savait pas si ça allait tenir, si vous alliez accepter qu'on vous reprenne autant ; et même sur l'apprentissage du texte, on ne savait pas si ce serait possible.

Camille. Ce sont des choses très difficiles, même pour les acteurs.

Olivier. Vous n'êtes pas en train de faire comme si. Vous parlez en votre nom. Et ça c'est très beau par rapport à cet espace de vérité qu'est le théâtre.

Barbara. C'est beau aussi de voir que nous sommes tous transformés par ce processus. Entre la première fois où l'on s'est rencontré en septembre et aujourd'hui, j'ai l'impression que pour certains d'entre vous, le fait de travailler avec le théâtre, ça a changé des choses en vous.

Olivier. Et aussi en nous.

Bamba. C'est donnant-donnant. C'est comme deux mains qui se lavent.

Camille. Et vous, vous avez découvert ce que c'était que le théâtre. Et même si c'est long, si c'est éprouvant parfois de reprendre, de travailler, est-ce que vous avez trouvé du plaisir ?

Ibrahim. Oui. Et de l'émotion.

Koné. Nous, on s'est engagé à faire du théâtre. Donc on veut aller au bout. C'était le premier combat. Au départ, quand vous êtes venus on ne voulait pas. Mais comme vous êtes venus partout, aux manifs, au tribunal... On s'est dit : « C'est des gens qui nous aident aussi. Il faut faire face. » Et là maintenant, on prend du plaisir, il faut reconnaître. Moi, même à sept heures du matin, je suis debout, je pense au théâtre. Rester au théâtre, j'aime ça.

Ibrahim. En un mot, je dirais : « c'est la voix des sans-voix ». Parce qu'il y en a plein comme nous qui n'ont pas l'occasion de s'exprimer.

Bamba. Grâce au théâtre, on sera connu par plusieurs personnes. Ça me plaît de faire du théâtre. On a quelque chose à faire pour faire connaître le collectif. Et ceux qui ne connaissent pas nos problèmes, ils vont savoir ce qui se passe. Moi ça me plaît.

Olivier. Ce qui est très beau, c'est de voir comment vous vous soutenez les uns les autres.

Barbara. Et c'est assez beau de voir que vous acceptez d'être en fragilité. Ce n'est pas rien que d'accepter de se tromper et de réessayer devant d'autres. Et ça, vous acceptez de le faire tous. Et avec beaucoup de joie.

Camille. Bamba, tu disais que le théâtre, c'est pire que DS Sécurité.

Bamba. Tu sais pourquoi je dis ça ? Parce que Diomandé disait que le théâtre c'était plus dur que la sécurité. On arrête, on reprend, on arrête, on reprend. T'es debout. Tu reprends. (Rires)

Olivier. Je me rappelle, Koné, c'est un passage que j'aimais beaucoup dans ton entretien. Tu parlais du fait que tu ne pouvais pas aller au théâtre ou au cinéma parce que c'est des endroits où il y a beaucoup de Blancs, et que si on doit contrôler quelqu'un, ce sera sur toi que ça va tomber. On n'a pas pu le garder dans le montage mais j'aimais beaucoup.

Koné. C'est vrai, les endroits publics, où il y a beaucoup de Blancs, un immigré sans-papiers, il ne va pas y aller. Quand tu es sans-papiers et que tu sors, tu as la peur.

Camille. Ça c'est dans le texte par contre !

Olivier. Là, par exemple, sur scène vous n'avez pas peur ?

Koné. Non. Parce qu'on a confiance, on a une garantie. Même la patronne du théâtre, elle est venue nous parler. Donc on n'a plus peur.

Olivier. Mais au début quand vous avez accepté, vous aviez quand même peur ?

Koné. Si tu es sans-papiers et que tu viens dans un théâtre avec des Blancs, tu as peur. On avait besoin de garantie.

Olivier. Et toi Koné, tu t'es dit quoi ?
« Leur histoire de théâtre, c'est marrant, on va voir » ? Tu pensais que tu serais sur le plateau ?

Koné. Étant délégué du 81, moi je ne voulais pas du tout. On m'a dit : « Il y a trois personnes, une fille et deux garçons, qui sont venus faire du théâtre ». Moi, j'étais contre. J'ai dit : « Mais vous connaissez pas ces gens, des Blancs, on est sans-papiers et vous les laissez entrer dans le bâtiment ». J'étais jamais aux rendezvous quand vous m'appeliez. Au début, au bâtiment, je me méfiais : on vous donne des chaises, vous vous asseyez par terre. Chez nous, quelqu'un qui s'assoit par terre, c'est que tu as pas trop de valeur, c'est les enfants. Et vous, quand on vous donnait des chaises, vous ne vouliez pas : « Non, c'est bon, c'est bon ». Je me suis dit : « C'est pas des gens sérieux ».

Olivier. Et toi, Méité ? Moi, je me souviens d'un entretien où tu parlais très peu. Tu disais : « Moi, c'est comme les autres ».

Méité. Je peux dire que c'est un grand changement, pour tout le monde. En tout cas, moi perso, ça, j'ai jamais fait. Même parler devant trois ou quatre

personnes... Tout le monde me connaît au collectif : je suis toujours dans mon petit coin...

Koné. Nous, vraiment, on veut une vie de liberté totale quoi ! Ça veut dire une vie où tu vas où tu veux. Une vie normale, en fait, où tu vas au cinéma, au café, comme tout le monde quoi.

Méité. Une vie où tu n'as pas besoin d'être tout le temps sur le qui-vive.

Koné. Nous, on est soit au travail soit à la maison. Souvent tu quittes le boulot, tu vas directement à la maison, tu vis enfermé. Tu sors au travail. Et du travail, tu pars à la maison, parce que tu as peur de te faire prendre dans un bus ou dans un métro. Le théâtre, vraiment, ça nous a libérés. Tu sors, tu vas pas au boulot : tu vas au théâtre. On se sent libre, quoi !

Olivier. Là, on revient au coeur du projet en fait : vous vivez dans la peur tout le temps, et là, à un moment donné, on passe ailleurs et on prend la parole en public, et ça c'est très beau. Parce qu'en fait vous faites toujours attention, c'est votre quotidien.

Koné. Ouais.

Barbara. On le sait de manière abstraite. Mais concrètement, on ne sait pas ce que ça signifie.

Olivier. On croit savoir...

Barbara. On croit savoir mais on ne sait pas.

Aubervilliers, le 3 mai 2015

Quand le théâtre change la vie

Suite aux représentations de mai dernier au Théâtre de La Commune, la préfecture s'est engagée à régulariser peu à peu, en plusieurs vagues, l'ensemble des 80 membres du collectif.

36 ont déjà obtenu leur titre de séjour ou sont en passe de l'obtenir, les autres attendent encore leur convocation à la préfecture.

Désormais munis du sésame des papiers, enfin libres de leurs mouvements, la troupe des 8 comédiens a entamé une tournée pour continuer à porter la parole du collectif : festival d'Avignon, festival Homo Novus de Riga, Aubervilliers, Marseille...

« Un jour, alors qu'ils travaillaient ici, nos amis du collectif du 81 avenue Victor Hugo m'ont dit qu'ils croyaient que le théâtre allait changer leur vie. Et j'ai eu honte. Car j'ai cru que j'allais les trahir, les décevoir. (...) je ne pensais pas que c'était possible. Mais ils étaient plus intelligents que moi. Ils y ont cru, tout simplement, et ils ont fait du théâtre ce qu'il n'est jamais. Un plan réel de transformation de la réalité. Ainsi, le théâtre a littéralement changé leur vie. Ils recevront leurs papiers. 80 femmes et hommes qui vivaient dans un squat. Je crois qu'Olivier Coulon ne m'en voudra pas si je dis qu'ils sont, dans leur position subjective, dans leur littérale croyance dans ce que peut le théâtre, allés plus loin que nous tous, ici, et que le théâtre ici est en dessous d'eux. Je voulais leur dire mon admiration et ma gratitude, car ils m'ont fait du bien. »

Marie José Malis - extraits du discours de présentation de saison 2015/16

Équipe artistique

Olivier Coulon-Jablonka

Il reçoit une formation en études de philosophie à la Sorbonne, puis intègre le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (CNSAD) en 2002. Pendant ses années au Conservatoire, il monte Mauser d'Heiner Müller ainsi que Calderon de Pasolini. En 2005, il crée avec ses camarades Eve Gollac et Florent Cheippe la compagnie Moukden-Théâtre, avec laquelle il met en scène *La Décision* de Bertolt Brecht. L'année suivante, à la demande des éditions de Minuit et du traducteur Jean-Pierre Morel, il met en voix et en espace un texte inédit de Müller, *Macbeth*, présenté pour l'occasion au Jeune Théâtre National. Le travail de la compagnie s'oriente désormais vers des spectacles qui confrontent plusieurs matériaux hétérogènes, littéraires et documentaires. Toujours en 2006, il obtient l'aide à la maquette de la DMDTS pour la création des *Illusions vagues* (d'après *La Mouette* de Tchekhov). En 2008, *Des Batailles* (d'après *Pylade* de Pasolini) est accueilli au Théâtre l'Échangeur. En 2010, *Chez les nôtres* (d'après *La Mère de Gorki*) permet à la compagnie de jouer, entre autres, à l'Odéon Théâtre de l'Europe dans le cadre du Festival Impatience. En 2012, il crée *Pierre ou les ambiguïtés*, pièce adaptée du roman d'Herman Melville, au Forum de Blanc-Mesnil. Dernièrement, *Paris nous appartient*, a joué au CDN de Bethune et au CDN de Sartrouville où il est artiste associé depuis 2013. Ce spectacle sera repris en mars 2016 au Monfort-Théâtre dans le cadre du festival (Des)illusions.

Barbara Métais-Chastanier

En parallèle d'une formation universitaire, Barbara Métais-Chastanier a dirigé de nombreux stages et ateliers d'écriture et de mise en scène (ENS de Lyon, Comédie de Saint-Étienne, CCN de Montpellier, Conservatoire de Toulouse). Auteure, dramaturge et assistante à la mise en scène, elle a collaboré ces dernières années avec Gwenaël Morin, Noëlle Renaude, Céline Massol, et Keti Irubetagoiena, qui a mis en scène deux de ses pièces.

Camille Plagnet

Camille Plagnet est cinéaste. Après des études de théâtre à l'Insas à Bruxelles, il suit le master documentaire de Lussas en Ardèche. Depuis il réalise courts et moyens métrages entre fiction et documentaire. Il a notamment réalisé deux documentaires au Burkina Faso : *La tumultueuse vie d'un déflaté* en 2009 et *Eugène Gabana le pétrolier* en 2014 (coréalisé avec Jeanne Delafosse), tous deux montrés dans de nombreux festivals internationaux. Il est également producteur au sein de l'atelier documentaire.